



JOSÉ CARLOS
SOMOZA

**Le mystère
Croatoan**

roman traduit de l'espagnol par Marianne Millon

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1629, le *Batavia*, navire affrété par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, s'abîme au large de l'Australie. Les quelque deux cent cinquante rescapés ayant rejoint les îlots rocailleux alentour sont alors victimes d'un immense massacre orchestré par l'intendant Jeronymus Cornelisz, qui chaque jour s'enfonce davantage dans la violence, la cruauté et l'abjection. Face à lui – les mains tachées du sang des innocents qu'il a exterminés durant sa carrière de soldat –, un certain Weybbe Hayes prend la tête de la résistance et sauve de la mort une poignée de naufragés.

De cet épisode sanguinaire, Marc Biancarelli s'empare pour donner vie, corps et âme à des hommes contaminés par le Mal, qui corrompt ceux qui le touchent du doigt en un cercle vicieux dont ils ne peuvent s'extraire. Peinture d'une époque, *Massacre des Innocents* s'impose comme un roman total, à la fois épique et shakespearien, dont la puissante dramaturgie se soutient de scènes d'un lyrisme et d'une poésie qui travaillent la matière même de l'horreur.

Face à l'extrême, quand devenons-nous des résistants, et, à l'inverse, qu'est-ce qui fait de nous des êtres déchus ?

Né en 1968, Marc Biancarelli est enseignant de langue corse. Poète, nouvelliste, dramaturge et romancier, il est l'auteur de nombreux livres écrits en corse et en français, parmi lesquels, chez Actes Sud, Murtoriu (2012) et Orphelins de Dieu (2014 ; prix Révélation de la SGDL et prix du Livre corse).

DU MÊME AUTEUR

LA CAVERNE DES IDÉES, Actes Sud, 2002 ; “Actes noirs”, 2013 ; Babel n° 604.

LA BOUCHE, Mille et une nuits, 2003.

LE DÉTAIL, Mille et une nuits, 2003.

CLARA ET LA PÉNOMBRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 669.

LA DAME N° 13, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 793.

LA THÉORIE DES CORDES, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 911.

DAPHNÉ DISPARUE, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1471.

LA CLÉ DE LABÏME, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1080.

L'APPÂT, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 120.

TÉTRAMÉRON. LES CONTES DE SOLEDAD, Actes Sud, 2015.

Illustration de couverture : Leonor Fini, *Portrait de la princesse
Francesca Ruspoli* © Adagp, Paris, 2018

“Lettres hispaniques”

Titre original :

Croatoan

© Editorial Stella Maris, SL, Barcelone © José Carlos Somoza, 2015

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-09842-1

JOSÉ CARLOS SOMOZA

Le Mystère
Croatoan

roman traduit de l'espagnol
par Marianne Millon

ACTES SUD

En décembre 1872, la *Mary Celeste*, un brigantin parti de New York à destination de Gênes, fut retrouvée à la dérive sur l'Atlantique. L'équipage au complet avait disparu.

En 1930, le village inuit d'Angikuni, au Canada, fut entièrement déserté. Plus de mille habitants disparurent sans laisser de trace.

Environ quatre siècles auparavant, en août 1590, plus de cent trente colons de l'île de Roanoke, dans l'actuelle Caroline du Nord, se volatilèrent.

Mais dans ce dernier cas, on fit une découverte supplémentaire. Sur un tronc d'arbre à proximité du village, quelqu'un avait gravé un mot, "CROATOAN".

1. AU COMMENCEMENT

— Ne va pas trop loin, recommande papa.

— D'accord.

Les derniers mots que Santi entend sont ceux de maman qui dit qu'elle ne sait pas ce qui est le plus ancien, les vélos ou la voiture, suivis de ceux de papa qui réplique : "Je suis plus vieux que les vélos et la voiture, tu veux aussi un mari neuf ?" Rires. Sara crie quelque chose. Enfin, la voix fluette de sa petite sœur se perd et il ne reste plus que le murmure de la campagne.

Muni d'une loupe et d'un appareil photo, Santi descend une butte avec précaution, décidé à affronter la nature. Sofia et Sara appellent cela "jouer", mais son père prend l'affaire au sérieux. Quand ils partent en pique-nique, comme aujourd'hui, papa permet à Santi de s'absenter un moment afin de pouvoir observer de petits animaux bizarres et de les prendre en photo. À dix ans, le garçon a dans son ordinateur un fichier substantiel d'images d'insectes, d'oiseaux et de vers. Sara dit qu'ils sont "dégoûtants", mais son frère n'est pas d'accord. Ce sont juste des animaux. "Pour les insectes, toi aussi tu es dégoûtante", lui a-t-il répondu un jour. Ils se sont fâchés et papa a tranché la question. Santi faisait de

la “science”. Plus tard, peut-être voudrait-il travailler dans ce domaine. Papa est professeur au collège de Santi et de ses sœurs. Il enseigne aux élèves les plus âgés, et il adore que ses enfants apprennent en s’amusant. Ce qui est moins drôle, c’est de penser que l’on est au début du mois de septembre, que dans une semaine l’année scolaire va recommencer et que les vacances de tout le monde, y compris celles de papa, seront finies. Cette excursion dans la sierra constitue donc une sorte d’adieu à l’été. Santi ne va pas renoncer à son exploration scientifique, surtout pas maintenant.

En bas, la pente marque une dépression puis une autre butte moins escarpée se dessine avec de fins troncs de bouleaux. L’un d’eux, tombé à terre, sert de pont entre deux buttes, et Santi le traverse en équilibre comme s’il se trouvait beaucoup plus haut. Il gravit la nouvelle pente et aperçoit un monde grouillant de fourmis sur une corniche. Mais il a déjà plein de photos de fourmis.

Il les observe à la loupe et s’extasie. Aucun jouet n’est comparable à cela. Leurs antennes, leur entêtement aveugle. Toujours en mouvement. Deux d’entre elles se débrouillent pour traîner un scarabée mort. Ça, ça mérite une photo.

Tandis qu’il effectue les réglages, un craquement le fait sursauter. C’est une pie. Santi prend quelques clichés des fourmis et poursuit son chemin.

Au pied d’un arbre, il découvre un trou dans la terre, sans doute une tanière. Elle est peut-être l’antre de lapins, de taupes ou même de rats. Santi se baisse et l’observe un instant. Prêt à tout. Une mince toile d’araignée s’agite devant l’entrée sous la brise, comme un rideau dans l’encadrement d’une

porte ouverte. Le garçon n'arrive pas à voir plus loin. L'intérieur est très sombre.

Après cette pause, il décide de poursuivre sa traversée. Il éprouve une certaine appréhension, mais il a honte. Il n'est pas dans une forêt isolée, mais dans la sierra de Madrid, un endroit appelé la Ferruela, près d'un camping. Il est midi, un 6 septembre, et ils sont entourés par la civilisation. Et puis, s'il le souhaite, il peut retourner tout de suite à la clairière où sa famille est en train de s'installer pour déjeuner. Il ne s'est guère éloigné. Il en est là de ses pensées lorsqu'il aperçoit quelque chose qui attire son attention sur un arbuste.

Santi Jimeno ne peut croire à sa chance. C'est un phasme. On en voit très rarement car ils se camouflent et ressemblent à des brindilles. Il se réjouit en l'observant à la loupe, et prend plusieurs photos. L'insecte reste immobile, comme aux aguets.

Étant resté plus longtemps que prévu à profiter de sa merveilleuse découverte, il décide de rebrousser chemin avant que ses parents ne l'appellent. Et puis il est tout excité par ce qu'il vient de voir et il veut leur montrer les photos. Il descend la colline, traverse la dépression et remonte la nouvelle côte. Il n'entend rien, pas même la turbulente Sara. Ils ont peut-être commencé à manger. La voiture lui sert de repère. Papa l'a garée à côté de la table en bois pourvue de bancs pour les pique-niques, et sa couleur blanche est visible entre les buissons. Sa famille est déjà venue à la Ferruela, mais c'est la première fois qu'ils choisissent ce coin-là. Et ça lui a réussi !

— Papa, maman, j'ai vu un phasme ! crie Santi.
Il n'y a personne dans la clairière.

Sur la table en bois, les nappes et les assiettes. Le coffre du break Citroën est ouvert et son vélo appuyé contre le véhicule. Celui de papa, plus grand, à plusieurs vitesses, est tombé à terre. Le cardigan de maman est posé sur une chaise pliante et la brise agite ses manches vides comme s'il faisait des gestes, peut-être : "au revoir, Santi" ou "approche, Santi". Sur la table, des serviettes en papier se sont envolées, mais l'une d'elles est restée collée contre la bouteille de Coca. Le si bon poulet grillé des journées à la campagne est encore dans sa boîte en plastique, et la salade dans le récipient couvert. Sur une chaise, l'iPod de sa sœur aînée, Sofía.

Santi les appelle sans obtenir de réponse. Où ont-ils bien pu passer ?

La clairière est entourée d'arbres, mais derrière la voiture, il aperçoit le mur d'enceinte du camping. Y sont-ils entrés ? Ont-ils croisé un ami et sont-ils allés le voir là-bas ? Santi court en direction du mur et les appelle.

— Maman ! Papa ! Sofi ! Sara !

Le mur est trop long, et il ne voit personne aux deux extrémités. À bien y regarder, les couverts en plastique sont partiellement distribués : là où étaient assis papa et maman, il y a un couteau et une fourchette ; à l'endroit où se tenait Sofía, juste un couteau ; Sara et lui n'ont pas de couverts pour encadrer leurs assiettes ; le reste forme un tas sur la table.

— Maman ! Papa !

La portière du côté de maman est entrouverte. Santi se penche, mais il ne voit que les sacs contenant les sandwiches enveloppés dans de la cellophane pour le goûter, et les boissons.

Il retourne à la table, regarde autour de lui.

— Maman !

Il refuse encore de céder à la panique. Des arbres silencieux l'entourent. Dans le ciel passent des nuages qui masquent le soleil. Papa avait dit en se garant qu'il espérait qu'il ne pleuvrait pas.

Santi détecte un autre endroit par lequel sa famille a pu s'en aller et il part en courant. Au loin, on entend ses cris. Puis plus rien. D'autres cris. Puis plus rien.

La clairière est déserte.

2. L'OBSERVATOIRE

Soudain, les lumières s'éteignent.

— Merde, dit Carmela Garcés.

Face à elle, la petite fenêtre laisse passer une clarté tout juste suffisante. En théorie, il existe un générateur à l'observatoire, et en théorie, Dino doit le mettre en marche, mais il a dû sortir.

Enfant, Carmela avait très peur du noir. À trente-quatre ans, elle ne l'aime toujours pas, mais il faut bien le supporter quand on veut travailler au laboratoire de l'observatoire d'éthologie du Centre d'écosystèmes de Madrid. Coupures d'électricité, d'eau, d'Internet. Et cela n'est pas près de s'arranger puisque aucune administration ne se soucie d'entretenir les lieux.

Carmela regarde l'écran noir de son ordinateur. Les trois appareils possèdent des batteries d'urgence, mais il faudrait les remplacer et là aussi, l'argent et la volonté font défaut. Heureusement, son étude sur les comportements d'animaux en captivité et en liberté a dû être sauvegardée automatiquement.

Cette fois, la coupure d'électricité dure un peu. Pendant ce temps, et tandis que les yeux de Carmela s'habituent à l'obscurité relative, elle entend un bruit. Sec et bizarre, dans son dos. La pénombre

semble l'amplifier. Le duvet se hérissé un instant sur sa nuque, puis elle sourit et récite à haute voix.

— Bruit en direction... sud. À un mètre cinquante de distance. À... midi dix-sept, le 6 septembre, dit-elle en consultant sa montre. Nature : craquement. Cause probable...

À cet instant, la lumière revient. L'ordinateur redémarre dans un sifflement de bouilloire, les néons des cages clignotent. Au-dehors, on entend les aboiements de Mich, le berger allemand de Dino, le gardien. En attendant que le logiciel de traitement de texte redémarre, Carmela fait pivoter son siège.

Les six souris blanches du laboratoire se tapissent dans un coin de leurs cages de verre respectives. Elles regardent Carmela de leurs petits yeux suspicieux.

— Cause probable : vous, espèces de salopes.

Maintenant, le silence se fait. Même Mich a cessé d'aboyer. Carmela se lève lentement. C'est une femme très mince, voire maigre, et de petite taille, ce qu'on remarque davantage. Comme si de prodigieux réducteurs de têtes l'avaient transformée en une miniature d'elle-même. Le visage est son principal attrait : joli, angélique, aux lèvres sensuelles et aux grands yeux, encadré par des cheveux châtain retenus par une queue de cheval. Elle porte un tee-shirt sans manches et un jean. Quand elle se penche sur la première cage, on remarque les légères ondulations de ses seins.

— Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait, méchantes...

Carmela est timide et réservée, hésitante, pourrait-on dire. Sa voix est toujours douce, comme si

elle craignait des représailles de la part de son interlocuteur. Au lycée où elle enseigne la biologie, on la surnomme la Poupée et on la considère comme une jeune fille de bonne famille. On l'aime bien parce qu'elle laisse passer la plupart des élèves dans la classe supérieure.

Elle parcourt la rangée de cages en observant non seulement les cobayes mais le sol en terre et la coupelle contenant l'eau. Tout semble être à sa place. Et aucun objet n'est tombé sur les étagères.

— Je vous ai pincées. J'ai enregistré votre comportement à la façon du professeur Mandel : "direction du bruit, distance, heure, nature, cause probable", dit-elle en souriant. Vous ne pouvez pas me mentir. Avouez : qu'avez-vous fait ?

Les souris ont un bon gabarit, le pelage blanc, avec d'épaisses queues rosées et des yeux rouges de hamster. Leurs petits museaux vibrent comme s'ils reniflaient constamment Carmela. Dino les nourrit et s'en occupe bien, les maintenant en bonne santé quitte à en être de sa poche. Elles lui en sont reconnaissantes, le poil luisant comme des boules d'hermine.

Carmela se penche sur la dernière cage. Elle n'a rien détecté dans les autres, ni chez les cobayes, mais elle est sûre que le bruit provenait de là. Il est normal que les six gros rongeurs se manifestent, mais ce cas particulier a éveillé sa curiosité jusqu'alors assoupie, et elle ne sait pas très bien pourquoi.

— Voyez le côté positif. Nous sommes toutes enfermées, mais vous, vous êtes nourries gratuitement, et moi, je dois gagner ma croûte. La différence est de taille. Et n'allez pas croire que l'étude de vos comportements soit suffisante pour manger.

Alors cessez de vous croire toutes aussi indispensables.

Quelque chose dans sa diatribe la laisse songeuse.

— Toutes... répète-t-elle encore penchée sur la dernière cage, et elle regarde toutes les souris. Le bruit, vous l'avez fait de concert... Il n'y a aucune coupable parce que vous l'êtes toutes. N'y a-t-il pas un roman policier où les assassins sont tous les suspects ?

Son regard s'arrête sur les interrupteurs des cages. Elle se lève et éteint les néons. Les six cages se retrouvent plongées dans l'obscurité et leurs blanches occupantes se déplacent comme des fantômes. Poussée par un pressentiment, Carmela change d'interrupteur et allume la lumière ultraviolette générale.

Des taches fraîches et humides deviennent visibles.

L'observatoire éthologique est un bunker rond camouflé entre les arbustes, pourvu d'un étage tapissé de lambris dans les interstices duquel la lumière pénètre presque rageusement le matin. À ce niveau se trouvent les instruments optiques protégés par des housses en plastique afin de pouvoir observer les oiseaux et les insectes, ainsi que des cerfs, des lapins ou des écureuils. Son emplacement dans la sierra, à l'est de Navacerrada et face à la forêt d'Alberche, est idéal pour de longues périodes d'observation. Le rez-de-chaussée, qui s'imbrique sous le premier étage comme une pièce dans une autre, identique, est en béton, et destiné à héberger deux ou trois personnes pendant quelques jours. Il dispose d'un petit laboratoire composé de six cages contenant des cobayes, quelques médicaments et

des ustensiles de base permettant de prélever des échantillons, ainsi que trois ordinateurs. L'autre aile de cet étage est une sorte de petit appartement comportant un lit pliant, un micro-ondes et un réfrigérateur. C'est là que Dino Lizardi passe ses journées quand il vient nettoyer, nourrir et s'occuper des cobayes en prévision de la visite d'un groupe d'étudiants ou de scientifiques.

Dino est gigantesque, une force de la nature frôlant les deux mètres, la barbe soigneusement entretenue et la calvitie naissante, la quarantaine. Carmela voit pratiquement en lui un résumé de sa vie professionnelle : elle se souvient de lui comme du concierge de la faculté de biologie, mais aussi comme d'un plombier et d'un électricien. Cette sorte d'homme qu'on veut avoir à ses côtés quand quelque chose lâche dans notre vie : une canalisation, un fusible, une relation sentimentale. Cette dernière a définitivement lâché pour Carmela, mais Dino ne peut pas la réparer.

Carmela le voit entrer par la porte principale au moment où elle sort dans le vestibule. La force de la nature porte un anorak sans manches sur sa chemise à carreaux et frotte ses grandes mains. Mich, le berger allemand, se couche à ses pieds, le regard coupable, baissant la tête. Les joues de Dino au-dessus de sa barbe ressemblent à des pêches rouges.

— Froid ! fait-il en se frottant les mains.

— Un peu, admet Carmela en décrochant sa veste demi-saison du portemanteau.

— Enfin, froid pour un début septembre !

Dino parle toujours comme si quelqu'un le contredisait. Sa voix résonne puissamment dans le

vestibule. En fait, ils ne peuvent être plus différents : Carmela avec son ton suave et son habitude de parler tout bas et Dino qui semble se battre chaque fois qu'il prononce un mot.

— Ne le flatte pas, Carmela ! *È* une sale bête !

Carmela sourit tout en caressant le pelage de Mich, qui semble toujours honteux.

— Pourquoi, le pauvre ? Il est très gentil.

— Très gentil ? Il a pissé ! *Ecco !*

Ses grosses mains désignent la tache dans un coin.

— Dans le vestibule ! Je lui ai appris à faire ses besoins dehors ! Mauvais garçon !

Carmela se coiffe avec le foulard qu'elle porte autour du cou. Par la porte entrouverte de la petite pièce, elle aperçoit quelques revues pornos et l'ordinateur portable de Dino qui diffuse une chaîne d'information avec un reportage de dernière minute sur la tragédie des suicidés de Bénarès, en Inde. Dino se lave les mains dans la salle de bains.

— Ce n'est pas le seul, ne l'engueule pas, objecte timidement Carmela.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu donnes à manger aux souris, Dino ? lui demande-t-elle en éludant la question. Tu as changé de marque ?

— Non, je leur donne la marque habituelle. Parfois, j'y ajoute des fruits. Pourquoi ?

— Tu sais si Alejo a fait une expérience avec de la lumière stroboscopique ?

Alejo Estevil est un professeur associé à la Complutense¹. Carmela sait qu'il fait des expériences de

1. Université d'État fondée en 1822 à Madrid. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

paralysie progressive sur les souris de l'observatoire avec de la tétrotoxine, mais il a peut-être entrepris de nouvelles recherches. Sa signature figure sur la pétition qu'ils ont envoyée au ministère contre le projet de démolition du bâtiment.

— Non, répond Dino. Et puis, il n'est pas venu depuis deux semaines.

— Eh bien, je crois qu'elles ont subi un spasme généralisé.

— Quoi ?

— Une sorte de convulsion, et elles ont pissé à peu près en même temps, dit Carmela en boutonnant son manteau. Sa petite voix possède le don de faire baisser le ton à son interlocuteur, qui murmure à son tour.

— *Capisco.*

— L'explication la plus plausible est qu'on leur a appris à répondre de la même façon à un même stimulus, dans ce cas la panne d'électricité. C'est ce que dirait un éthologue.

— Je... n'ai rien à voir avec la pisse des souris.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, excuse-moi.

Pour Carmela, le problème, c'est qu'elle ne sait pas quand Dino parle sérieusement. Elle apprécie ce type tout autant qu'il la terrorise. Depuis que sa femme madrilène est morte des suites d'une longue maladie, Dino le Farceur semble cacher Dino le Tragique, qui, selon Carmela, regarde parfois derrière le masque.

— Ehhh... Professeur Carmela... dit-il, la pointant de son long index. Je plaisante ! Dino Lizardi ne se fait jamais pincer !

Une grande claque dans le dos. Le corps frêle de Carmela tremble.

— Non, je n’y suis jamais arrivée, en effet.
Sur le mur près de la porte, une pancarte indique :

ÉTHOLOGIE : ÉTUDE DU COMPORTEMENT
ANIMAL

Au-dessous, une caricature : un chat ventru au sourire satisfait allongé sur le divan d’un psychanalyste et un éthologue muni d’un bloc-notes et d’un crayon. “Et maintenant, racontez-moi ce que vous avez fait de cette souris”, dit l’éthologue. Dino s’est dessiné lui-même aux côtés du chat sur le divan, avec son énorme panse.

— Et pas d’inquiétude ! crie-t-il depuis la porte tandis qu’elle sort vers la clarté grise de la sierra et ouvre la voiture. Ce n’est pas toi qui nettoies les cages !

Le bruit du moteur résonne comme une insulte dans le silence de la sierra. Carmela fait marche arrière avant de s’engager sur le sentier qui descend vers la forêt d’Alberche. Le paysage est incroyable, sur fond de sierra. Dans le rétroviseur, un minuscule Dino se cache derrière une porte. Carmela considère ses dernières paroles comme une impertinence. Mais ce n’était certainement pas son intention. Il a tout simplement un humour étrange. Le professeur Mandel, son célèbre et regretté professeur d’éthologie Carlos Mandel, aurait dit que le comportement de Dino se prêtait à de multiples interprétations. Et puis, quand tu sais que ton pauvre boulot mal payé de gardien et “homme à tout faire” de l’université va disparaître, avec l’observatoire et peut-être le Centre d’écosystèmes lui-même, cela te pousse à l’amertume. Carmela peut le comprendre.

Malgré les nuages capricieux, c'est une belle journée. Au volant de sa Ford, en direction de la route de Collado-Villalba, elle chausse ses lunettes de soleil et songe que ce qu'il y a de plus beau à cet instant précis c'est qu'il lui reste encore des vacances avant de recommencer à donner d'horribles cours dans un horrible lycée pour gagner sa vie. Elle va consacrer l'après-midi aux tâches domestiques et peut-être accepter l'invitation à dîner au restaurant indien d'Enrique Requena, le directeur du Centre d'écosystèmes, reportée depuis si longtemps. Requena, avec son air d'homme mûr divorcé, lui est sympathique, et elle sait que c'est réciproque. Grâce à lui, Carmela réalise encore des études de terrain en tant qu'éthologue, sa véritable vocation. Enrique est galant, aimable, tout le contraire de Borja.

Heureusement.

Heureusement ?

Son portable est allumé et posé sur le tableau de bord. Parfois, dans le silence de l'habitacle, elle consulte l'écran comme si elle s'attendait à y voir le nom détesté.

“Comme si elle le souhaitait”, se dit-elle, mais elle secoue la tête.

Ce qui a existé entre Borja Yáñez et elle est définitivement révolu. Il ne peut l'approcher à moins de cinq cents mètres, sur ordonnance du juge. Par chance, ils n'ont pas eu d'enfants. Mais l'injonction n'inclut pas le téléphone, et Borja prend parfois la liberté de l'importuner en l'appelant. S'il continue, elle est prête à retourner voir la police. Borja et elle n'ont plus rien à voir l'un avec l'autre, ce chapitre est clos.

Le silence sur la route monotone est lassant. Carmela allume l'autoradio. À Londres, les Indignés se retranchent dans Hyde Park, encadrés par un important cordon de police. Certains groupes écologistes profitent de la manifestation pour accuser le gouvernement britannique de procéder à des essais nucléaires clandestins conjointement avec le gouvernement australien sur la côte ouest de l'Australie. Ils attribuent à ces essais le désastre écologique que constitue la mort de milliers de poissons dans la baie de Monkey Mia. À Bénarès, la théorie du suicide collectif a été écartée et les autorités parlent maintenant d'une épidémie de fièvre hémorragique. Les "zones critiques" ont été bouclées et l'aide de la communauté internationale requise. Dans quel monde vit-on ?

Carmela cherche une autre station de radio et, au moment où elle va opter pour le silence, elle trouve sa planche de salut, comme toujours ces derniers temps, dans la station madrilène Tumúsica FM. C'est une petite station indépendante qui propose de la musique et des débats enflammés sur la crise et la politique débile du pays. Un rock assourdissant résonne. Les guitares électriques et la batterie semblent s'être liguées pour chasser toute mauvaise pensée. Carmela suit le rythme en tapant des mains sur le volant. Elle croit reconnaître une nouvelle version d'un vieux morceau de Guns N' Roses. Borja et elle écoutaient très souvent ce groupe quand ils étaient étudiants en zoologie. À l'époque, ils étaient ensemble.

Mais c'est fini. Borja ne reviendra pas, pas davantage que l'époque où ils étaient étudiants.

Son téléphone vrombit sur le tableau de bord. Carmela baisse le volume et répond après avoir vérifié la provenance de l'appel.

— Carmela ?

Elle entend la voix polie et sérieuse d'Enrique Requena.

— Oui, je t'écoute, Enrique.

— Je te dérange ?

— Je suis en voiture, je rentre à la maison. Je viens de quitter l'observatoire.

— Quelle travailleuse !

Carmela sourit. Son ton mesuré, quasi parfait, lui plaît. Requena l'attire, sans aucun doute, et ce indépendamment du fait qu'elle a grand besoin de lui en ce moment pour continuer à exercer son métier d'éthologue.

— Écoute, je me demandais si tu pourrais passer au Centre un moment. J'ai quelque chose à te montrer.

En l'écoutant, elle s'aperçoit que la musique cesse. Elle monte le volume, cherche la bonne fréquence mais n'entend rien.

Sa radio ne lui fait pas faux bond, généralement, cela ne se produit que lorsque des obstacles gênent la réception du signal. Mais elle conduit à travers la campagne et ne voit rien qui pourrait produire des interférences.

Et elle ne pense pas non plus qu'il s'agisse d'une interférence. À travers les haut-parleurs lui parviennent des bruits lointains. Elle en déduit que le problème doit provenir de la station. Elle éteint l'appareil.

— Carmela ?

— Oui, je suis toujours là, Enrique, excuse-moi.

— Je te demandais si tu pouvais passer un moment.

Elle se concentre sur la requête d'Enrique. Ça ressemble à des heures sup. Le Centre d'écosystèmes

profite du fait qu'elle utilise l'observatoire et son infrastructure pour lui demander d'effectuer de menues tâches : relire le travail de tel boursier, les aider en rédigeant ce rapport sur le stockage des déchets... Enrique n'est pas malintentionné, et elle le soupçonne par ailleurs d'utiliser ce prétexte pour la voir régulièrement.

— On pourrait remettre ça à demain ? Ou à ce soir, si tu veux. Il est presque 14 heures. Je suis fatiguée et...

Dans le ciel, sous l'écume de nuages gris, une parfaite formation d'oiseaux sombres volant en arc bandé traverse de gauche à droite tandis que la voiture de Carmela et un camion qui roule en sens contraire passent à toute vitesse. Des martinetts, peut-être ?

— Il s'agit d'un message de Carlos Mandel, dit Enrique.

Carmela, sous le choc, ne parvient pas à trouver la signification de ces paroles. Comme si elles avaient parcouru l'autoroute habituelle qui va de l'oreille à son cerveau, mais qu'elles avaient emprunté une déviation peu avant de parvenir dans la lumineuse ville de la Compréhension.

— Carmela, je crois vraiment que tu devrais venir, dit Enrique sur un ton las.

3. LE MESSAGE

Le Centre technique d'écosystèmes est un bâtiment qui semble n'avoir aucune utilité. Sa construction remonte à l'époque la plus optimiste du gouvernement de Zapatero, sous les auspices du ministère de l'Environnement et de l'aura des plus importants scientifiques, tels que Carlos Mandel, du paysage international de la biologie. Le jour de son inauguration lui a valu des discours, la présence d'une infante, de ministres, de scientifiques et d'organisations écologistes. L'Espagne allait figurer en première ligne dans l'observation, l'étude et la défense des zones naturelles et des espèces en voie de disparition en Europe. On envisageait de créer plusieurs sièges, dont le premier, sur la côte galicienne, rappellerait symboliquement la catastrophe du *Prestige*. Mais ils n'ont jamais vu le jour.

À Madrid, on nomma à la direction un jeune biologiste de la Complutense titulaire d'un master en direction d'entreprises, Enrique Requena, qui témoigna à ce poste d'une grande motivation, la tête encore pleine d'illusions.

L'évolution économique et politique a changé la donne. Le bâtiment, situé à la Porte de

Fer1, nécessite des travaux que plus personne n'entreprendra. À gauche de l'entrée du parking, il reste des échafaudages, et sur la plaque portant le titre ronflant de "Centre technique d'écosystèmes", divers artistes ont tagué leurs étranges signatures. Les voisins eux-mêmes lui jettent des regards haineux, comme si le Centre, par ses activités mystérieuses, leur volait une partie de l'argent de leurs impôts. Ce n'est pas la première fois que Carmela ressent en s'y rendant cette tension ambiante, comme si l'Espagne tout entière était en guerre et que l'une des premières victimes silencieuses était ce lieu innocent, se bornant à étudier les congénères du primate qui a déclenché la crise économique mondiale.

Cette impression d'obsolescence s'accroît lorsque Carmela se gare devant la grille autrefois contrôlée par le personnel de sécurité et, lorsqu'après avoir sonné à l'interphone, elle attend l'arrivée de quelqu'un pour lui ouvrir manuellement la grille. En l'occurrence, il s'agit d'un jeune homme brun qu'elle ne reconnaît pas (on dirait qu'ils changent tous les jours), et qui l'observe en fronçant les sourcils comme s'il se demandait ce qui peut bien pousser une jolie jeune fille à visiter ce cloître moribond. Décoré d'une grande photographie en noir et blanc de hérons cendrés, le vestibule comporte un comptoir, derrière lequel un gardien assermenté l'invite à entrer après avoir indiqué son nom par téléphone.

L'intérieur ressemble vaguement à la salle de rédaction d'un journal en perte de vitesse. Quelques

1. Monument comportant une grille en fer forgé, situé au nord-ouest des environs de Madrid, qui marquait autrefois l'entrée du Prado, zone de chasse de la monarchie espagnole.

tables sur lesquelles sont posés des ordinateurs ; des portes de bureaux. On ne voit personne, bien que les machines soient allumées. Par chance, elle connaît le chemin. Elle se dirige vers le bureau de Requena en remontant un couloir presque plongé dans l'obscurité où sont accrochées des photos de perdrix et de lynx. Ses baskets résonnent dans cette solitude. Où sont-ils tous passés ? Mais ce n'est pas la raison qui fait battre son cœur plus vite à mesure qu'elle avance à pas rapides, le sac en bandoulière frappant sa petite hanche. Un nom, un seul, la poursuit comme une ombre à travers les couloirs eux-mêmes.

“Carlos Mandel”, indique la légende de la photo dans le tournant qui mène au bureau de Requena.

“Un message de Mandel”, a dit Enrique Requena.

La petite plaque couleur acajou de la porte sur laquelle figure le nom d'Enrique porte une griffure à la lettre *q* de “Requena”.

— Entrez.

On entend sa voix en réponse aux timides petits coups de Carmela. Elle entre et se fige. Ils sont tous dans le bureau au sol recouvert de moquette.

La timide Carmela se fait l'effet d'un mineur qui retrouverait la lumière du jour après trois semaines sous terre. Cécité, clignements d'yeux presque douloureux.

Tous ceux qui étaient absents des tables et des bureaux devant lesquels elle est passée, les rares employés à travailler en cette journée de septembre. Là, debout.

Ce qui la surprend le plus est le silence, comme dans une embuscade. Ils la regardent, l'un d'eux la salue, mais personne ne dit grand-chose. Il y a Silvia, la secrétaire d'Enrique, et Mario Ferrero, le

directeur des ressources humaines, jeune, le crâne rasé, surnommé Ferrero Rocher par les filles du Centre. En manches de chemise, cravate, Ferrero lui jette un sourire amical.

Tout le monde s'écarte sur son passage vers l'écran Apple de l'ordinateur d'Enrique. Et vers ce dernier, retranché derrière.

— Bonjour, Carmela, merci d'être venue, dit Enrique.

— Que faites-vous tous ici ? Que s'est-il passé ?

Elle traverse cette haie qu'ils lui ont ménagée sans que sa voix sorte de son corps. Elle n'aime pas les surprises et déteste les plaisanteries. Elle se méfie de tous ces gens, comme ligués, qui l'attendent.

— Jette un coup d'œil là-dessus, lui demande Enrique.

Carmela arrive à la hauteur de Silvia qui, d'assez mauvaise grâce, lui cède sa place. Requena désigne l'écran.

— On l'a tous reçu il y a une heure. Toi aussi, peut-être. Tu as ouvert ta boîte mail ?

— Non.

— Mandel l'a envoyé directement depuis une adresse personnelle.

— Mandel l'a... ?

Enrique lui jette un regard affable par-dessus ses lunettes.

— Il l'a programmé il y a deux ans pour qu'il soit envoyé aujourd'hui, à une heure précise, aux destinataires figurant sur une liste, ma chérie.

— J'ai changé d'adresse mail il y a quelques mois.

— C'est pour cela que tu ne l'as pas reçu.

— Je vais vérifier l'ancienne, dit Carmela, encore perplexe, en regardant l'écran pendant que les autres la fixent, elle.

— Tu as assez bien connu Mandel, dit Ferrero. Ça t'évoque quelque chose ?

Carmela observe toujours l'écran et hoche la tête.

L'image renvoie sur fond rouge un message composé d'un unique mot, en lettres noires police Arial, qui remplit presque tout l'espace :

CROATOAN

Le buffet de la cafétéria d'en face marie de façon habile et économique la cuisine asiatique avec la tortilla, la charcuterie et les apéritifs les plus hispaniques. À cette heure, l'espace est déserté, et Enrique et Carmela jouissent d'une certaine intimité à l'une des tables de la rangée qui semblent faites en série et qui longent le couloir. Elle commande une salade à l'avocat et au soja avec des crevettes et lui un ragoût de veau. Un écran HD diffuse dans un coin des nouvelles internationales, dont celle du décollage réussi de la nouvelle navette spatiale avec l'équipement destiné à la station spatiale américano-européenne déjà sur orbite depuis deux ans, ou celle de l'épidémie qui sévit dans le Nord de l'Inde. En contraste avec l'avalanche d'images, un joli aquarium de poissons soyeux donne une touche orientale à l'entrée de l'établissement.

— Excuse-moi, je t'ai fait venir pour rien, dit Enrique en rompant un morceau de pain. La moindre des choses était de t'inviter à dîner, tu sais.

Elle lui sourit. Comme toujours, Enrique a un air élégant et soigné. Les cheveux ramenés en arrière

(sans gel fixant !), la moustache un ton plus grisonnante que ses cheveux, fines lunettes d'intellectuel, chemise à rayures, cravate de cadre.

— Non, tu n'étais pas obligé, mais merci quand même.

— J'espérais que tu saurais ce que cela peut signifier.

— Aucune idée. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu prononcer ce mot. Ni de l'avoir lu dans aucun de ses livres. En fait, ça ne ressemble pas à de l'espagnol.

— Ça n'en est pas, reconnaît Requena.

Il mange de bon cœur et parle quand il en a le temps. Carmela ne l'a pas vu depuis deux semaines et le trouve peut-être un peu fatigué.

— J'ai *googlé* le terme, mais il est enveloppé de mystère, précise Requena en haussant les sourcils d'un air comique.

— Une sorte de *X-file*. Le mot est apparu gravé sur un arbre à proximité d'une ancienne colonie anglaise abandonnée à l'époque des premiers colons des États-Unis. Une de ces disparitions mystérieuses d'un village tout entier.

— Je crois avoir lu quelque chose sur cet événement, dit Carmela. Ils ont disparu du jour au lendemain en laissant la nourriture dans les assiettes, le feu dans la cheminée... C'est ça ?

— Eh bien, il y a beaucoup de mythologie là-dedans, mais ça s'est à peu près passé comme ça.

— Et on ne les a jamais revus ?

— Non. On ignore ce qu'ils sont devenus.

Ils se taisent un instant. Derrière la fenêtre, de couleur sombre, les gens passent sur le trottoir en contournant une barrière métallique de chantier.

L'ombre du visage de Carmela se reflète sur la vitre tandis qu'elle mâche un morceau d'avocat.

— Je ne sais même pas pourquoi j'ai décidé de te déranger avec ça, dit Enrique. Mandel a pété un plomb pendant les dernières années de sa vie. Enfin, peut-être même deux plombs !

— Tu as bien fait.

— On hallucinait tous. On ouvrait nos boîtes mail et on voyait la même chose sur tous les ordinateurs. Alors je me suis dit... Tu étais sa chouchoute...

— Non, pas du tout...

— Il te tenait en très haute estime.

— J'ai été étudiante chercheuse dans son département, ensuite j'ai fait un master avec lui. C'est tout.

— Tu l'aidais à classer ses travaux...

Elle le regarde subitement.

— Je ne sais pas, suis-je coupable de ne pas savoir ce que Mandel a voulu dire par là ?

— Non, répond Enrique, s'arrêtant de manger, l'air sincèrement blessé. Non, non, pas du tout...

— Excuse-moi. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Non, toi, excuse-moi. Je voulais juste te demander pardon de t'avoir fait venir pour une chose aussi bête. C'est-à-dire me justifier. Ma mère me dit que je radote.

— Non, c'est moi qui ai été brutale. Tu as vu ce qui se passe à Londres...

Sa remarque pousse Enrique à jeter un coup d'œil sur le téléviseur, où une caméra filme en travelling arrière une gigantesque ligne constituée de personnes qui avancent en direction de la police antiémeutes. Elles ne portent pas de pancartes, ne crient pas, se contentent d'avancer. On dirait un mur de jambes

et de visages lointains. L'image est remplacée par une vue aérienne prise d'un hélicoptère. Têtes, corps, une foule entre les arbres. "Les manifestants de Londres se retranchent à Hyde Park", dit le texte. La scène se poursuit dans la rue. "La manifestation se transforme en une marche silencieuse." Bustes de présentateurs tels des pantins dans un coin de l'écran. Marée de fourmis humaines. "La manifestation contre le sommet du FMI pourrait provoquer des troubles sociaux, d'après..."

— Ce que le monde est devenu... se désole Enrique avant de la regarder de nouveau. Tout cela a des airs de fin de quelque chose, n'est-ce pas ?

— Ou de début.

— Soyons optimistes, oui. Au fait, en parlant d'optimisme, je te trouve magnifique.

— Merci. Toi aussi, tu n'es pas mal.

Enrique Requena sourit, satisfait. Tout en lui flatte le regard, ce qui, suppose Carmela, vient en partie des relations politiques qu'il entretient, mais il lui plaît. À de nombreuses autres femmes aussi, excepté celle qui fut la sienne pendant dix ans et qui vit maintenant à Barcelone avec leurs enfants. Et puis il aime Carmela. Cette dernière ne comprend donc pas bien combien de billets ils doivent encore acheter pour gagner à la tombola du Bonheur.

Ça ne semble pourtant pas être leur jour de chance. Il ne se lance pas et Carmela n'oserait jamais.

— À propos, je suis libre ce week-end et je me demandais si ça te dirait qu'on dîne ensemble vendredi, depuis le temps qu'on reporte, propose-t-il.

— Vendredi ?

— Oui.

— Dis, Ferrero est programmeur, non ?

Le changement de sujet soudain provoque une réaction chez l'Enrique qui se cache au fond de tous les Enrique mesurés et courtois qui la regardent.

— Ferrero Rocher, la terreur des filles, est partout, plaisante-t-il. Il sait tout et il fait tout.

— Il a vérifié s'il y avait un lien caché dans ce message ? Un programme dissimulé ?

— C'est un simple message composé d'un mot, Carmela, ne cherche pas plus loin.

Enrique a terminé son ragoût depuis un certain temps, mais il ne semble pas pressé.

— Carlos Mandel était un génie, sa théorie des inter-comportements chez les insectes, malgré ses défauts évidents, est une idée brillante, mais reconnais qu'il était un peu... Enfin, il n'était pas normal. Son amitié pour cette bande de voyous, son suicide... Que peux-tu attendre de ce genre de personne ? Il a programmé l'expédition du message quelques jours avant de mourir. Laisse tomber, vraiment. Je te demandais si ça te dirait qu'on dîne ensemble vendredi soir.

— Je croyais que tu allais chercher tes gamins à Barcelone.

— Pas ce week-end, je te l'ai déjà dit. C'est elle qui les a.

— Ah.

L'assiette de Carmela est encore à moitié pleine. Elle y pioche une tranche d'avocat et une crevette. Enrique lui jette un regard soucieux.

— Rien d'autre, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Je veux dire, il... continue à... t'ennuyer ?

Carmela essaie de noyer le poisson et, pendant un instant, Requena semble évaluer sa sincérité.

— Si ce salopard recommence, préviens-moi.

Carmela acquiesce. Hormis le souci de son bien-être, l'attitude d'Enrique envers Borja implique-t-elle de la jalousie ? Elle le croit et en est flattée.

À la télévision, une journaliste en anorak bleu ciel parle depuis ce qui semble être un camping. Derrière elle, on voit passer des gens en uniforme. Les serveurs se sont mis à regarder, c'est une nouvelle qui vient de tomber. Carmela et Enrique les imitent. Il n'y a pas le son et on n'y comprend pas grand-chose. "Probable quadruple assassinat des membres d'une famille dans la sierra de Madrid", lit Carmela. L'un des serveurs, à côté de l'aquarium, prend la télécommande afin de monter le son.

— ... *seul le garçon*, dit la fille en anorak bleu qui tient un micro.

Images du camping. Tentes et caravanes. Une caméra portable suit les policiers tandis que la journaliste poursuit :

— *Le petit a été retrouvé par des campeurs de la Ferruela, dans la sierra de Madrid. Il errait tout seul. Les cadavres des autres membres de la famille Jimeno, les parents, une fillette de douze ans et une de...*

Sur les images, un homme en costume sombre et cravate marron marche maladroitement sur l'herbe, comme s'il était plus habitué aux couloirs recouverts de lino. D'autres hommes en uniforme l'accompagnent. Il se tourne un instant vers la caméra et Carmela aperçoit furtivement un type d'âge moyen, l'air soucieux, les yeux cernés, les cheveux blancs clairsemés et les sourcils douloureusement haussés. Il a l'air de se demander ce que fait quelqu'un comme lui au milieu d'une telle horreur. Mais la caméra revient tout de suite sur la journaliste.

— ... le secret de l'instruction a été décrété. Des effectifs de la police judiciaire et des techniciens se trouvent en ce moment même à la Ferruela. Aucune hypothèse n'est pour l'instant écartée...

— Je parie un mois de salaire que c'est le *pater familias*, dit Enrique, se retournant vers elle avec une grimace. Encore un dépressif qui est devenu fou et qui a descendu tout le monde avant de se suicider. En Espagne, beaucoup d'hommes au bout du rouleau se mettent à zigouiller femme et enfants. Le pauvre gamin a dû en réchapper par miracle.

— D'accord.

— Quoi ?

— Pour le dîner, vendredi.

Ils échangent un regard et Carmela pose sa fourchette en silence sur le bord de l'assiette. Puis ils se mettent à rire, d'abord Enrique puis elle.

— Tu sais, ta manie de changer de sujet... fait-il d'un air cocasse. Tu as toujours été comme ça, je dois dire. Même quand tu étais étudiante en zoologie et que j'étais ton professeur de travaux pratiques. Les gens se demandaient : cette fille tellement réservée, tellement silencieuse et tellement jolie... À quoi cette jolie tête peut-elle bien penser ?

Carmela sourit. Enrique semble tout content.

— D'accord, mais c'est moi qui paie, le prévient Carmela.

— Non, pas question. C'est une invitation du Centre d'écosystèmes, mademoiselle. Nous avons fait appel à vous et, en contrepartie, un repas d'affaires est la moindre des choses.

Enrique se lève en même temps qu'elle, qui prend son sac et le met à l'épaule.

Ils se dirigent vers la sortie pour régler la note. Ils passent devant l'aquarium où le serveur donne à manger aux poissons en répartissant à la surface une poudre colorée tout en disant au revoir aux clients. Les poissons ne semblent pas intéressés par la nourriture : ils se pressent tous sur un côté de l'aquarium en striant l'eau de leurs nageoires en mousseline de soie. Le serveur frappe à la vitre afin d'attirer leur attention, mais ils restent agglomérés au même endroit.

Sur l'écran de télévision, une innombrable quantité d'objets allongés flotte sur les eaux boueuses du Gange.

Ce sont des cadavres.

4. L'APPEL

L'homme au costume sombre et à la cravate marron qui semble se demander ce que fait quelqu'un comme lui au milieu d'une telle horreur s'appelle Joaquín Laredo.

Une voiture sans signes distinctifs l'a conduit de la Ferruela à l'avenue, où se trouve la station de radio indépendante Tumúsica FM. Le véhicule occupe le trottoir entouré d'un cordon policier, des ambulances et d'une fourgonnette des GEO1. Plus loin, les visages de citoyens avides de tragédies. "Qu'ils en profitent", pense Laredo.

— Qui se trouve là-haut ? demande-t-il à un policier en faction devant l'entrée de l'immeuble.

— Théoriquement, personne. Les habitants ont été évacués. Dans les locaux de la station, on ne sait pas.

Cinq individus qui s'écartent des hommes en uniforme lui emboîtent le pas. Quatre hommes et une femme, jeunes, musclés, y compris la fille. Ils sont habillés comme des civils qui auraient décidé de faire une randonnée dans la jungle : sangles, ceintures, bottes, le tout kaki, mais aucun uniforme précis.

1. Groupes spéciaux d'intervention, équivalent du Raid.

Sacs à dos. Sur un signe de Laredo, ils pénètrent dans le bâtiment. Ils s'arrêtent dans le vestibule, silencieux, vide, face à la rangée de boîtes aux lettres.

— De Soto, se présente le géant qui marche en tête, aussi large qu'un joueur de football américain, le crâne rasé, avec un accent sud-américain. Lui, c'est Olivier, lui, Lope, celui-là l'Arabe. Elle, c'est Busto¹, dit-il en désignant de la tête la fille, athlétique, aux cheveux courts.

Laredo regarde malgré lui sa poitrine, soulignée par le simple tee-shirt et les courroies qui le ceignent.

— N'est-ce pas ? fait-elle en lui renvoyant un regard bleu froid assorti d'un sourire tout aussi glacial, comme si elle lisait dans ses pensées.

Ils ont commencé à installer leurs oreillettes et nouent des masques sur leur nuque.

Vassenir lui avait annoncé l'arrivée d'une "équipe spéciale". "Ce ne sont pas des GEO, des SWAT², des SAS³, des groupes d'opérations secrètes, ni aucune autre agence en rapport avec les forces de l'ordre", avait-il expliqué. Pour Laredo, il était clair que c'étaient plutôt des "forces du désordre". Il avait demandé à Vassenir en quoi consisterait la mission exacte de cette équipe, et le jeune homme s'était remis à hésiter.

— T'aider ? avait-il dit, affectant le cynisme.

"À retenir mes sphincters", comprend maintenant Laredo. Il fixe les gestes précis, chirurgicaux, de la fille : masque, armes, munitions. Tellement efficace, tellement silencieuse. Son portable vibre

1. Buste.

2. Armes et tactiques spéciales.

3. Service aérien spécial.

sous sa veste. L'appel provient de la scientifique de la Ferruela.

— *Monsieur, nous avons trouvé quelque chose qui devrait vous intéresser près du camping.*

De Soto et la fille se mettent déjà en marche sans y réfléchir à deux fois.

“L'équipe spéciale, enfin”, soupire Laredo tout en acquiesçant au téléphone.

Quel que soit ce qui les attend là-haut, la cavalerie a débarqué.

Dans son appartement près du métro Cité universitaire, deux messages attendent Carmela sur son répondeur. Le directeur du lycée où elle donne des cours de SVT veut organiser une réunion avec les professeurs afin de régler les détails de la nouvelle année scolaire. Après un sifflement, comme s'il s'agissait de tourner une page de son roman personnel, le sourire de Borja Yáñez se transforme en paroles.

“Carmel, Carmel, Carmel... Tu ne réponds pas à mes appels sur ton portable, et je ne sais pas si tu écoutes tes messages... Je suis seul, je pense à toi, au comptoir... Maintenant, j'ai l'habitude de descendre au bar, de boire, de regarder la télé et de penser à ma chérie, tu imagines ? Je crois qu'on pourrait tout arranger demain si tu m'appelais... ou si tu me laissais te parler... Je sais que tu le désires... Je sais que...”

Sa patience ne dure pas aussi longtemps que la bande. Elle efface les deux messages et note : “Téléphoner au collègue.” Elle allume l'ordinateur dans le séjour, se dirige vers la salle de bains, fait couler l'eau de la douche, règle le jet et se déshabille dans

la chambre. L'eau chaude ressemble à une caresse apaisante et affectueuse sur sa peau. Carmela passe ses mains savonneuses sur son visage, sa poitrine, son ventre. Elle se laisse gagner par l'image de Mandel et se remémore la discussion qu'elle a eue avec Enrique Requena, surtout dans le but de ne plus penser à Borja.

Je sais que tu le désires.

Mais non, elle ne le désire pas. Ou pas comme ça. Elle désire quelque chose qui ressemble à Borja, mais qui n'est pas lui. Sa main glisse comme l'eau le long de son ventre. Quelques secondes plus tard, elle halète et fléchit les genoux, en appui contre le carrelage, la pluie chaude coulant dans son dos. Tandis qu'elle se caresse, accélérant la petite mort, elle croit entendre le téléphone sonner de nouveau. Sans se presser, elle finit de prendre sa douche, enfile un peignoir et coiffe ses cheveux humides. Puis elle gagne la salle à manger pieds nus.

L'après-midi, à la fenêtre, est encore belle. Certains indices prouvent que l'été est fini, et la température, comme le disait Dino, est assez froide pour la saison. Carmela jette un coup d'œil au numéro qui l'a appelée et elle efface directement le nouveau message de Borja, sans même l'écouter. Si la vague de plaisir procurée par la masturbation rapide l'a détendue, elle lui fait aussi penser qu'elle souffre de la même maladie que Borja. La solitude, effectivement, même si cela ne la pousse pas à descendre au bar du coin et à regarder la télévision mais l'oblige, au contraire, à monter à l'observatoire pour s'efforcer d'achever son étude sur les comportements des espèces en captivité. Borja, en revanche, zoologue comme elle, a hésité face au chômage pléthorique